



Eh bien, soit ! gémit le malade, — Page 382, col. 1.

— Appliquez, je vous en prie, votre oreille contre la poitrine. Ne remarquez-vous pas que tous les bruits sont naturels et réguliers; que, partant, la respiration indique l'équilibre des forces ?

— Ce n'est pas mon état de juger d'après les signes des maladies internes, balbutia le chirurgien; mais je crois également que tous les bruits que je puis entendre sont naturels, excepté le sifflement étrange de l'artère du cou.

Adolphe descendit doucement la tête du malade sur les oreilles, et reprit en s'adressant à lui :

— Prenez courage, monsieur Heuvels ! il y a encore beaucoup, beaucoup d'espoir de guérison.

Une expression de doute et de raillerie fut la réponse du vieux docteur.

Adolphe ne se laissa nullement abattre par le mauvais vouloir du malade, quoiqu'il s'affligeât vivement de reconnaître combien le ressentiment du docteur était profond. Il s'assit près du lit, et dit au chirurgien et au curé, qui s'était rapproché avec une curiosité inquiète :

— Je ne suis pas assez orgueilleux pour croire que je sache quelque chose de plus que mon confrère monsieur Stol, dont je connais et respecte la grande expérience, et dont je déplore l'absence. Sous réserve de votre opinion, monsieur Van Hoof, et de votre approbation, monsieur Heuvels, je vais vous exprimer clairement ma pensée. On a eu réellement affaire ici à une pleurésie, à une inflammation aiguë de la plèvre. Les moyens énergiques qu'on n'a pas hésité à employer, et principalement les pertes de sang répétées, ont arrêté les progrès de l'inflammation et l'ont circonscrite dans une petite surface. Maintenant il n'est pas resté de trace de l'inflammation, l'épanchement entre les membranes muqueuses des poumons a complètement disparu, et il ne s'est point formé de fausses membranes. Cela m'est prouvé jusqu'à l'évidence par l'égalité et la clarté du son que rend le creux de

la poitrine sous le coup de la main. D'après cela, mon avis est d'abord que mes honorables confrères ont employé les véritables moyens pour combattre la pleurésie, et qu'ils en ont tout à fait triomphé.

— Vous allez voir qu'il va prétendre que je ne suis pas malade, grommela le vieux docteur avec ironie, mais d'une voix presque inintelligible.

— Au contraire, monsieur Heuvels, répondit Adolphe, je vais essayer de démontrer que vous êtes très-malade; mais, en même temps, que votre guérison est probable, si je suis assez heureux pour vous faire partager mon opinion. Je regrette d'avoir à dire une chose qui pourrait être regardée comme une désapprobation de la méthode de mes confrères. Cependant je ne puis pas hésiter à exprimer franchement ma pensée tout entière. Ce qu'une première inspection de votre visage m'avait fait soupçonner est devenu palpable pour moi après un plus mûr examen, on a trop multiplié les saignées, et on les a trop prolongées. Il ne vous reste plus d'autre maladie qu'une *anémie*, un manque presque complet de sang. La teinte particulière de votre visage et les douleurs nerveuses que vous ressentez à l'estomac et à la face suffisent pour m'indiquer que la pleurésie a fait place à l'anémie, et le sifflement du pouls qu'on entend à l'artère carotide est un symptôme particulier à votre nouvelle affection.

Le malade secoua la tête en signe de dénégation et refusa d'ajouter foi à cette explication.

— Je vous en prie, monsieur Heuvels, dites-moi que, suivant cette opinion, je peux vous prescrire les moyens que je juge convenables pour votre guérison; si vous repoussez mon secours, je resterai impuissant.

Le malade ne répondant que par un signe de mauvaise volonté, le curé dit à Adolphe :

— Faites selon votre conscience, mon fils; j'ai le ferme espoir que Dieu bénira vos efforts. Ne doutez pas que monsieur Heuvels ne suive fidèlement vos prescriptions. Il me l'a assuré

solennellement, et je me fais garant de sa promesse.

Le jeune docteur marcha vers un coin de la chambre et tira le cordon de la sonnette.

Presque au même instant la servante ouvrit la porte.

— Barbe, demanda le jeune homme, avez-vous du bouillon, de la soupe ?

— De la soupe ? s'écria la servante avec étonnement. De la soupe pour monsieur ? Est-ce qu'il va manger ?

— Répondez-moi, Barbe.

— Il y a de la soupe d'hier, de bon bouillon; mais il est froid.

— Réchauffez-en vite une tasse, un peu plus que tiède, et apportez-la-moi. Ensuite vous couperez en petites tranches un gros morceau de viande de bœuf, et vous les laisserez bouillir dans un peu d'eau jusqu'à ce que la viande soit presque réduite à rien. Vous comprenez, un fort bouillon ?

— Oui, oui, murmura la servante avec une joyeuse surprise, pendant qu'elle descendait les degrés en toute hâte.

Adolphe retourna dans la chambre et attira le chirurgien près d'une table. Il tira alors de sa poche un petit livret, délibéra un instant avec son confrère, et dit tout en écrivant sur un petit morceau de papier les remèdes qui devaient être employés :

— Le fer est notre principale ressource; nous emploierons un mélange de sous-carbonate de fer et de gentiane; nous emploierons en même temps les frictions pour agir sur la peau et lui rendre ses fonctions.

— Je vais descendre pour préparer les médicaments dans la pharmacie de M. Heuvels, dit le chirurgien en prenant la petite ordonnance. Je ne sais pas, confrère, mais, en vérité, je crois que nous sauverons notre malade. Déjà, depuis avant-hier, j'ai demandé si nous ne ferions pas bien de cesser les saignées, dans la crainte de provoquer une anémie grave; mais les deux doc-